

24 images

24 iMAGES

L'horreur désopilante

Brazil

Jean Charbonneau

Number 28-30, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charbonneau, J. (1986). Review of [L'horreur désopilante / *Brazil*]. *24 images*, (28-30), 64–66.

BRAZIL

L'horreur désopilante

Jean Charbonneau

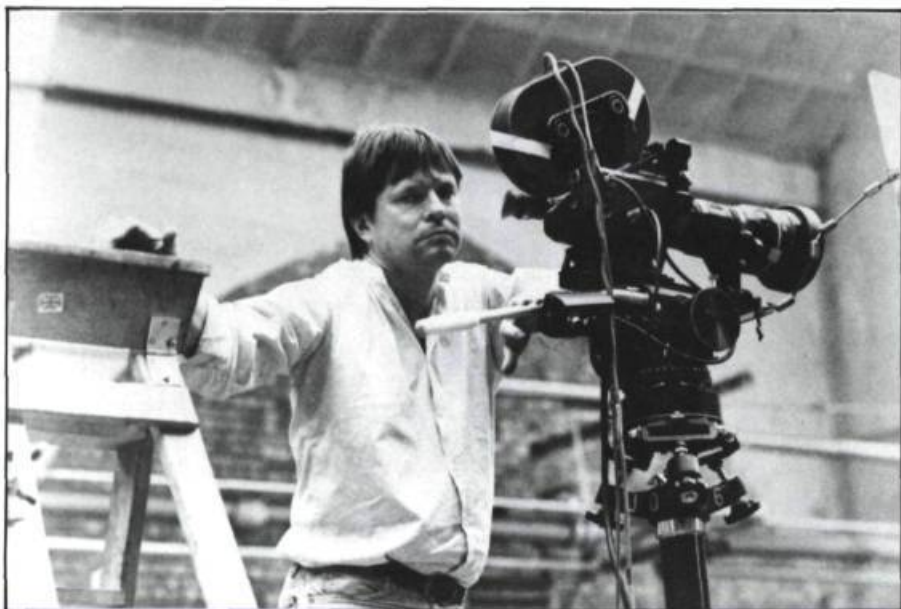
Quelque part au XX^e siècle, un fonctionnaire des plus banals nommé Sam Lowry travaille pour le tout-puissant Ministère de l'Information. Son boulot consiste à mettre en fiche ses concitoyens; il se montre efficace au point de devenir indispensable aux yeux de son supérieur. Mais Lowry est un rêveur qui n'a aucune espèce d'ambition: «Je ne veux pas de promotion, je ne veux

rien du tout», affirme-t-il. Et de préférer se fermer à la démente qui l'entoure. Aux prises avec le sentiment de déréliction de l'individu prisonnier de sa solitude dans un monde indéchiffrable et hostile, sa seule échappatoire est le rêve. Jusqu'à ce qu'un amour débordant pour une jeune femme l'entraîne dans une folle aventure qui, poussée au paroxysme, entraînera sa perte.

Brazil est donc l'histoire à la fois horrifiante et désopilante d'un homme évoluant dans la machine totalitaire qui peut-être sera la nôtre demain. Ce film étonnant est le produit de l'esprit de Terry Gilliam. Diplômé en sciences politiques aux États-Unis, illustrateur, puis signataire d'articles de magazines, Gilliam en 1969 fait partie de la première série télévisée du groupe *Monty Python* qui

Katherine Helmond et Jonathan Pryce dans *Brazil* de Terry Gilliam





Terry Gilliam, le réalisateur de *Brazil*

que loin des réverbères se tiennent des agents aux allures de gestapo. Sur les murs, partout, des affiches clament des slogans inquiétants: «Suspicion breeds confidence», ou encore «Don't suspect a friend, report him». En voyant ce film, on ne peut que songer à certains écrivains de notre siècle des totalitarismes: Orwell, Huxley, Kafka. Sauf que Gilliam ajoute à son projet une dimension que ne possédaient pas vraiment ces pères spirituels: l'humour. Humour noir, caustique, qui fait sourire et réfléchir. En d'autres temps, humour bouffon faisant place aux gags les plus gros. Une autre dimension du film est son aspect fantasmagorique qui est révélé surtout par les objets incongrus qui composent le décor, objets dotés d'une vie propre — comme toute cette tuyauterie qui émerge des

fait rigoler toute la Grande-Bretagne. Devant le succès obtenu, deux autres séries suivent, puis le groupe se lance dans la production cinématographique. Bien que citoyen américain, Mister Gilliam se trouve tout à fait à l'aise dans ce qu'on appelle «l'humour british», comme en témoigne le film *Monty Python and the Holy Grail* (1975) qu'il co-dirige. Travaillant en solo également, il tourne *Jabberwocky* en 1975, puis l'original *Time Bandits* en 1980. Mais l'imagination peu commune de Gilliam éclate vraiment en 1985, alors qu'il crée *Brazil*. Dès sa sortie en sol européen, l'œuvre se mérite les éloges de la critique. En Amérique cependant le film est bloqué: trop long, disent les producteurs à Gilliam à qui l'on reproche en plus d'avoir dérogé à la règle d'or du «Happy End» du cinéma hollywoodien. Mais lorsque l'Association des critiques de film de Los Angeles lui décerne son prix du meilleur film, *Brazil* se voit enfin distribué, d'abord dans les grands centres, puis un peu partout. Immédiatement, c'est l'accueil favorable de la presse.

Avec *Brazil*, nous sommes plongés dans un monde absurde et cruel dans lequel les individus souvent se voient réduits à de simples numéros. Un univers régi par des fonctionnaires bornés faisant tourner une machine bureaucratique implacable. Chacun doit se battre pour ses biens, pour son espace, tandis

Katherine Helmond et Jim Broadbent dans *Brazil*



murs de l'appartement de Sam Lowry, telles les entrailles remuantes d'un monstre. Un autre auteur contemporain à qui l'on songe alors est Boris Vian.

Une des grandes qualités de *Brazil* est son exceptionnelle capacité de faire entrer avec aisance le spectateur dans ce monde enchanteur, drôle, bouleversant. Effrayant surtout, car *Brazil* est une production qui accorde une grande importance à la violence. La première séquence du film se termine par une explosion, et jusqu'à la dernière minute, c'est un véritable feu roulant: attentats terroristes, combats épiques, poursuites enlevantes. Les étincelles jaillissent et le sang coule. Les personnages toujours subissent des agressions, par les hommes, les enfants, les objets mêmes (la scène montrant les «forces de l'ordre» effectuer une incursion-éclair dans l'appartement jugé indésirable est époustouflante).

Cet univers parfois chargé d'horreur n'en garde pas moins un irrésistible pouvoir de séduction. L'action est soutenue, les costumes rutilants, et l'atmosphère fortement teintée d'onirisme. Gilliam en outre a su concevoir un décor rococo-futuriste et recréer tout le gigantisme grotesque d'une architecture fasciste. Avec cela, une bande sonore vibrante, une photographie des plus soignée et des effets spéciaux étonnants.

Les personnages enfin, même si par instants ils semblent issus d'une B.D., sont tout à fait crédibles. Le principal, Sam Lowry, joué par un Jonathan Pryce au regard effaré, est un être à la fois intelligent, empêtré, persévérant et romantique-fou qui a pour supérieur le pleurnichard Monsieur Kurtzman (Ian Richardson), tyran bafoué. La mère de Sam, incarnée par l'excellente Katherine Helmond (connue surtout pour son rôle de Jessica dans la défunte émission de télé américaine *Soap*), prise d'une peur effroyable de la vieillesse et de la mort, se plie aux extravagances les plus débridées de son dieu, le chirurgien esthétique. Michael Palin (membre lui aussi des *Monty Python*) joue le rôle de l'ami de Sam qui, poussant la raison d'État jusqu'à la folie, devient son tortion-



Robert De Niro, l'ingénieur rebelle de *Brazil*

naire. Kim Greist, une nouvelle venue dans le monde du cinéma, est l'objet des délires sentimentaux de Sam, délires autant réels que chimériques. Quant à Robert de Niro, il affiche dans ses trop brèves apparitions un visage superbe d'ironie qu'on ne lui connaissait pas: il devient un individu nommé *Tuttle*, «subversif indépendant» (comme il l'affirme lui-même); un genre de superman-technicien-nihiliste, qui s'en prend au système et se porte à la rescousse de ses victimes. Le de Niro de *Taxi Driver*, *Raging Bull* et *Il était une fois l'Amérique*, en incarnant ce Tuttle si désarmant, confirme, si besoin en était, son talent illimité.

Avec *Brazil*, Terry Gilliam s'est donné pour but de faire rire sur le désespoir humain, tout en forçant, sinon la réflexion, du moins la prise de conscience. Pour y parvenir, il s'est engagé simultanément dans les voies du thriller, de la comédie, du film d'horreur, de l'histoire d'amour, du drame et de la satire sociale. Démarche des plus périlleuse, mais réussie de brillante façon.

BRAZIL

États-Unis, 1985

Ré.: Terry Gilliam

Scé.: T. Gilliam, Tom Stoppard et Charles Mc Keown

Ph.: Roger Pratt

Mus.: Michael Kamen

Int.: Jonathan Pryce (Sam Lowry), Robert De Niro (Tuttle), Katherine Helmond (Ida Lowry), Ian Holm (Kurtzhamm), Bob Hoskins (Spoor), Michael Palin (Jack Lint), Ian Richardson (Warren), Peter Vaughn (Helpmann), Kim Greist (Jill Layton), Jim Broadbent (Dr. Jaffe), Barbara Hicks (Mme Terrain), Charles McKeon (Lime), Derrick O. Connor (Dowser), Kathryn Pogson (Shirley), Bryan Pringle (Spiro), Sheila Reid (Mrs. Tuttle), John Flanagan (l'interviewer/le vendeur), Ray Cooper (le technicien), Brian Miller (M. Tuttle).

131 minutes, couleurs

Dist.: UNIVERSAL